

A cause du Christ

« *A cause de toi nous sommes mis à mort tout le long du jour, nous avons été considérés comme des bêtes de boucherie. Mais en tout cela, nous sommes plus que vainqueurs par Celui qui nous a aimés* » (Rm 8, 36-37).

Cette citation des Psaumes est l'occasion pour Paul de manifester son espérance dans l'amour de Dieu révélé en Jésus Christ. C'est d'ailleurs à cause de ce même Christ que l'Apôtre a tout considéré comme ordures, afin de se trouver en Lui et de Le connaître, dans la puissance de Sa résurrection (Ph 3, 8-10). Deux mille ans après, l'écho de ces paroles de Paul résonne vivement encore dans les coins et recoins d'un Proche-Orient déchiré, aux multiples visages souvent colorés par l'engagement passionné – parfois jusqu'à l'excès – dans ce qu'on a l'habitude d'appeler en raccourci « défendre son identité et son existence ». Annonçant l'Évangile et fondant de nouvelles communautés de foi en Christ, Paul parcourt l'Empire romain où il se reconnaît à la fois comme citoyen et comme étranger, livré à la mort à cause de Jésus (2 Co 4, 11). Son expérience du Ressuscité qui l'a bouleversé sur le chemin de Damas (Ga 1, 13-17), la fécondité de son apostolat dont témoignent la vie et le développement des Églises locales (1 Co 9, 2 ; 2 Co 3, 2), ainsi que les luttes et épreuves subies continuellement dans sa mission (2 Co 4, 8-12 ; 6, 4-10 ; 11, 23-33), ne manquent pas de poser en creux un triple défi qui appelle réflexion. En effet, lire Paul aujourd'hui dans mon contexte chrétien libanais, me semble relever d'abord d'une question d'identité (1), où la Parole de la Croix (2) prend tout son relief théologique comme puissance et sagesse de Dieu, au service d'une liberté qui ne s'accomplit que dans la charité (3).

1) Identité et appartenances

Quand il évoque le triple enracinement de l'apôtre Paul dans les mondes juif, grec et romain, M. Serres souligne néanmoins le fait que « le nouvel homme ne s'identifie à aucune de ces trois communautés »¹, puisque de toute façon, l'identité d'un être humain ne peut se réduire à l'ensemble mathématique de ses appartenances. D'autre part, la conception de l'*individu* au sens moderne n'a pas tout à fait cours à l'époque de Paul, où l'appartenance au groupe est plus décisive pour l'identité de tout un chacun. Cependant, Paul vit cette tension au plus profond de lui-même. Appartenant à plusieurs cultures, il les relativise toutes. Se désignant comme l'Apôtre des Nations (Rm 11, 13, Ga 1, 16 ; 2, 7-9), il se montre fier de ses racines juives en cas utile (Rm 11, 1 ; 2 Co 11, 22 ; Ga 1, 14 ; Ph 3, 4-6). N'ayant guère de

¹ M. SERRES, *Rameaux*, Essais, Paris, Le Pommier, 2004, p. 79.

scrupule à « devenir comme un Juif pour les Juifs ou comme un sans-loi pour les sans-loi » (1 Co 9, 20-21), il reconnaît paradoxalement tenir son identité d'ailleurs : « Par la grâce de Dieu, je suis qui je suis » (1 Co 15, 10). Ainsi, la richesse de ses différents héritages culturels et religieux ne contribue pas à le doter d'un statut fixe, bien au contraire, on voit à travers ses lettres une identité en mouvement, faite à la fois de ruptures et de continuité, tendant toujours à construire l'homme nouveau, « même si l'homme extérieur va à sa ruine, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour » (2 Co 4, 16). Au mépris des obstacles et des souffrances, voire des échecs dans sa prédication, Paul s'inscrit dans une marche incessante visant le but à atteindre, espérant « saisir » comme il a été « saisi » par Christ (Ph 3, 12). Voilà en fait le secret de son identité et la source de son énergie : *Christ*. L'appel de Dieu le pousse au-delà de toutes les frontières, y compris celles de ses propres appartenances, pour « révéler en moi son Fils », dit-il (Ga 1, 16), non simplement une révélation dont il est l'objet (révéler à moi), mais dont il est surtout l'instrument et la figure. C'est pourquoi, à travers son expérience existentielle du Christ mort et ressuscité, il peut devenir un exemple à imiter (Ph 3, 17), revêtant d'une façon paradigmatique une dimension ecclésiale et missionnaire. C'est donc la clé christologique qui se présente pour l'Apôtre comme principe unificateur, transcendant les divers enracinements contingents de son être et de sa mission. Or, dire le Christ, c'est surtout dire le signe pascal de la mort et de la vie qui font leur œuvre dans l'apôtre et dans la communauté ecclésiale (Ph 3, 20-21 ; 2 Co 4, 12 : *Ainsi donc, la mort fait son œuvre en nous, et la vie en vous*), puisque Paul ne veut plus rien connaître, sinon Jésus Christ crucifié (1 Co 2, 2).

2) La Parole de la Croix

Pour annoncer l'Évangile, Paul refuse de recourir « à la sagesse du discours » qui rendrait vaine la Croix du Christ (1 Co 1, 17). En effet, si les Juifs demandent des signes et les Grecs recherchent la sagesse, Paul, lui, proclame un Christ crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les Grecs, mais salut pour quiconque croit (1 Co 1, 21-23). La Parole de la Croix n'est donc pas un simple essai pour expliquer la réalité de la mort de Jésus, elle est la clé pour comprendre l'avènement de Dieu dans notre monde comme puissance de vie. Elle est l'événement de salut créant une humanité nouvelle et triomphant définitivement du péché de l'homme. Le Christ crucifié, stigmatisé comme « non-sens » tant par l'édifice grec de la sagesse que par l'attente juive de la puissance divine, crée une crise à chaque fois que l'homme prétend connaître la vérité sur Dieu ou mettre la main sur Lui. Dans le Crucifié,

c'est un Dieu qui se dérobe toujours à la mainmise, mais qui se donne entièrement et gratuitement en donnant sa Vie.

Paul a bien compris cette réalité vivifiante au travers de ses faiblesses et de la pauvreté des communautés ecclésiales qu'il exhorte (1 Co 1, 26-31 ; 2, 1-5). Dans les épreuves (2 Co 4) et les larmes (2 Co 10-13), la parole de la Croix reste la seule garantie de la fécondité de sa mission, puisque la puissance du Christ se manifeste dans la faiblesse de ses ministres (2 Co 12, 9-10), eux qui portent sans cesse dans leur corps l'agonie de Jésus, afin que la vie de Jésus soit aussi manifestée dans leur corps (2 Co 4, 10). C'est le salut de Dieu par la Croix, là où l'homme l'attend le moins, et c'est l'objet de la prédication de Paul, aux Juifs et aux païens, toujours à cause de ce Christ qui l'a amené à « réévaluer » toutes les valeurs. Parmi celles-ci, l'appel à la liberté des enfants de Dieu.

3) Liberté et charité

Dépasant les appartenances qui divisent au moyen de la Croix du Christ qui unifie², Paul déclare solennellement : « ni circoncision ni incirconcision ne comptent, mais la foi agissant par la charité (*agapè*) » (Ga 5, 6) et c'est ce dynamisme de l'amour qui commande toute action du croyant dans sa relation à Dieu, à lui-même et aux autres, comme le souligne Paul encore : « Vous, frères, c'est à la liberté que vous avez été appelés. Seulement, que cette liberté ne donne aucune prise à la chair ! Mais, par la charité (*agapè*), mettez-vous au service les uns des autres » (Ga 5, 13). En Christ, la liberté des forts ne peut en aucun cas écraser la conscience des faibles. Paul sait bien que ce n'est pas l'extérieur qui rapproche de Dieu, mais il avertit contre le manque d'attention et d'amour envers les frères pour lesquels le Christ est mort : « Prenez garde que cette liberté même qui est la vôtre, ne devienne une occasion de chute pour les faibles » (1 Co 8, 9). C'est d'ailleurs cette profonde charité qui le rend semblable à son Seigneur : « Qui est faible, que je ne sois faible ? Qui tombe, que cela ne me brûle ? » (2 Co 11, 29). Portant dans son cœur et dans sa chair le souci de toutes les Églises, il se met au service des frères, à cause de l'Évangile : « libre à l'égard de tous, je me suis fait l'esclave de tous, pour en gagner le plus grand nombre » (1 Co 9, 19). Ainsi, l'œuvre d'évangélisation libératrice à laquelle est appelé l'Apôtre, s'accomplit d'abord et surtout dans la charité, sans laquelle même la foi et l'espérance n'ont pas de valeur (cf. 1 Co 13, 2.13). C'est là le défi que seul le Christ peut relever en nous : la liberté de l'amour qui reconnaît l'autre, sans pour autant renier sa propre identité.

² Cf. la relecture dans Ep 2, 14-16.

Dans un monde où on assiste à la montée des intégrismes de tous genres, dans un monde où la politique favorise de plus en plus le poids des appartenances aux dépens de l'identité libre et croyante, dans un monde qui lui-même secrète de nouvelles faiblesses et formes de pauvreté exploitées par ses systèmes économiques, politiques et religieux, quelle parole nous est donnée à travers l'Évangile de Paul ? Avec l'Apôtre, pouvons-nous reconnaître en *Christ* notre identité profonde et dire : « ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi » (Ga 2, 20) ? Or, c'est un Christ crucifié qui nous fait participer à sa mort et vivre de sa vie (Rm 6, 4-8), le tout est d'*être-avec* lui une créature nouvelle (Ga 6, 15), en vue de cheminer *avec lui* dans la liberté, la vérité et l'amour.

Nous demeurons fermes dans la foi et constants dans l'espérance : la Croix du Christ est notre puissance de résurrection, elle est la source de vie qui nous conforme à l'*agapè* de Dieu manifestée en son Fils. Nous pouvons ainsi dire « *à cause du Christ* », avec lui et en lui nous est donnée la véritable liberté qui nous définit et identifie.